

L'ENTRETIEN DU MOIS

« AU-DELÀ DES HANDICAPS, L'ESPÉRANCE ET LA JOIE DÈMEURENT »

*un message vécu, réconfortant
et riche d'enseignement...*

- Quand une famille se trouve soudain plongée dans le monde du handicap...
- « Le regard des autres est souvent fait de méconnaissance et de peur... »
- « Avec un enfant handicapé, on apprend à vivre au jour le jour... Demain ? On verra ! »
- L'Association des Paralysés de France : bientôt 90 ans de lutte et d'entraide...
- « Je crains que notre société ne laisse beaucoup de gens de côté... »
- Regard sur cinq décennies d'engagement associatif carhaisien...

Un entretien avec
Mme Geneviève Le Bihan

« Notre fils Jean-François, handicapé, nous a fait découvrir une multitude de choses que nous n'aurions jamais connues sans lui. Non seulement au travers de ses sources d'intérêt, ses passions... mais aussi – et plus encore – de son regard sur la vie. Sans lui, il nous aurait manqué une certaine dimension humaine, un autre regard sur la vie et les êtres humains, sur soi-même... », nous a confié Mme Le Bihan.

Geneviève Le Bihan est de ces personnes dont l'allant, la convivialité et la bonne humeur sont aussi naturels que communicatifs.

Quelques moments passés à converser avec elle, quelques mots échangés, et le sourire qui revient sans cesse éclairer son visage, comme le ton enjoué de ses paroles au flot vif, vous donne l'impression que seul demeure le versant ensoleillé de la vie.

Et pourtant... Le cours de sa propre existence a traversé de bien sombres vallées, connu des versants sans soleil...

Mais toujours, la volonté, le dynamisme, le refus de baisser les bras face à l'adversité – et la foi – ont triomphé de l'épreuve, éclairé la nuit des lourdes peines.

Regard d'Espérance a voulu ce mois recueillir le riche témoignage d'une femme engagée aux côtés des personnes handicapées, non seulement pour avoir milité au sein de l'Association des Paralysés de France pendant de longues années, mais surtout

pour avoir côtoyé le handicap jour après jour, auprès des siens : son fils Jean-François, son mari Jean-Michel...

Un témoignage authentique, simple, vrai, fort... et un regard aussi objectif que dénué de misérabilisme ou de pathos ; mais non de vive émotion et de profonde humanité.

L'interviewer, c'est également rencontrer une Carhaisienne aux racines résolument ancrées dans sa cité du Poher, dont on ne compte plus les engagements dans la vie – notamment associative – de notre ville et de sa contrée depuis plusieurs décennies :

un témoin capable de conjuguer Carhaix au passé et au présent, en mariant passion et raison.



■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis la seconde d'une fratrie de six – trois garçons et trois filles. Mon père était officier dans l'Infanterie de Marine, et a été beaucoup absent, puisque c'était la période des guerres... Il a aussi fait des séjours en Afrique. Et si nous ne l'avons pas eu toujours avec nous à la maison à cause de cela, nous avons eu la chance de voyager. Nous avons vécu un peu en Centrafrique, au Cameroun... »

Il n'était pas très courant de voyager à l'époque, et pour nous c'était une expérience extraordinaire.

Notre maman était institutrice avant son mariage, puis a laissé son métier pour nous élever, avant de le reprendre quand les cinq aînés ont été en âge de « se débrouiller ». Enseigner était vraiment pour elle une passion !

Nous avons eu la chance de la garder en bonne santé et vivant à la maison, chez elle, presque centenaire, la famille l'entourant du mieux que l'on pouvait.

Je me suis mariée en 1964 à Jean-Michel Le Bihan, Carhaisien aux racines très ancrées dans sa ville, où il voulait absolument vivre, alors qu'il avait auparavant beaucoup voyagé lui aussi, puisqu'il avait travaillé dans la Marine marchande...

Il a ensuite exercé la profession d'agent d'assurances, prenant la suite de son père en 1968. J'ai toujours travaillé avec lui, sans vraiment avoir de qualification professionnelle dans ce domaine, puisque j'avais enseigné un peu avant...

Trois garçons sont nés dans notre foyer : Philippe, l'aîné, est aujourd'hui retraité de l'Armée ; Alain travaille à Carhaix dans le domaine du recyclage des matériaux, chez Guyot – Environnement ; et Jean-François, né handicapé, travaille aujourd'hui au Mans comme formateur de conseillers à Pôle-Emploi.

Jean-Michel et moi avons toujours eu beaucoup d'engagements, jusqu'à son accident vasculaire cérébral, en 1997 : scoutisme, comité de jumelage, office du tourisme, club de tir, comité de parents d'élèves...

Par ailleurs, j'aime beaucoup le jardinage. J'aime la cuisine – mais surtout pour le plaisir de partager : j'aime avoir

du monde autour de la table – et l'art floral, que j'ai longtemps pratiqué. Mais je préfère maintenant voir les fleurs dans le jardin. »

■ **Depuis de très nombreuses années vous travaillez au sein de l'Association des Paralysés de France (APF), et y avez exercé des responsabilités nationales... Voudriez-vous nous dire quelques mots sur les raisons de cet engagement ?**

« Quand Jean-François est né, en 1972, un mot dont nous ne connaissions pas alors vraiment le sens a brutalement changé beaucoup de choses dans notre vie : Spina bifida. Un mot peu connu à l'époque, et qui nous a aussi fait entrer dans un monde qui nous était inconnu : le monde du handicap...

Son handicap nous a amenés à côtoyer cette Association des Paralysés de France, que nous n'avons connue que trois ans plus tard. Je me souviens n'avoir pas cessé de pleurer tout au long de la première réunion du comité départemental de l'APF, tellement il y avait là une concentration de souffrances !

Au début, je suis d'ailleurs allée assez peu aux rencontres, car je trouvais dure la confrontation avec toute cette misère, et parce que nous n'avions pas encore pleinement assimilé tout ce que le handicap allait induire. On ne peut pas l'imaginer vraiment avant...

Mais l'APF nous a beaucoup apporté, ne serait-ce que dans le domaine administratif : jamais personne ne nous avait donné la moindre information sur ce qu'il était possible d'obtenir ; les allocations particulières, par exemple...

Et je ne parle pas de la manière dont le handicap de notre fils nous avait été annoncé, à sa naissance... Quelque chose de complètement manqué dans le domaine médical ! Plus tard, nous avons travaillé sur cet aspect essentiel dans le cadre de l'APF, et avons publié un document sur l'annonce du handicap aux parents. »

■ **Que change, dans la vie d'une famille et de son entourage, le handicap qui survient ou l'accueil d'un enfant handicapé... ?**

« Pour notre famille, cela l'a soudée, rassemblée, davantage encore ! Il nous a rapprochés. Je le dis souvent – et le dis à mes petits-enfants, maintenant : nous sommes une communauté. Ce qui se traduit concrètement dans la vie de tous les jours : nous venons tous à table en même temps, ensemble, et non pas chacun à l'heure où il le veut...

Cela nous a appris – notamment aux enfants – à avoir une autre approche des enfants différents. Ils ont appris à comprendre que les enfants handicapés sont comme les autres, mais simplement un peu différents, et qu'il suffit de les aider un peu...

Cela nous a aussi permis de rencontrer beaucoup de gens, qui avaient peut-être beaucoup plus de difficultés que nous, d'échanger avec eux, et de les aider aussi un peu.

Tant que notre garçon a été bébé, son handicap n'a rien changé dans l'organisation et l'aménagement de la maison. Comme tout bébé, il était porté dans les bras. Ensuite, il a bien sûr fallu réaménager la maison...

Ses frères l'ont toujours pris avec eux, pour qu'il partage tous leurs jeux – y compris les sorties à vélo ! – par contre, ils le laissaient « se débrouiller » pour tout ce qu'il pouvait faire : s'habiller seul, mettre ses chaussures... »

■ **N'y a-t-il pas un « monde », un « fossé » entre ceux qui vivent au quotidien auprès d'une personne porteuse de handicap – physique ou intellectuel – et ceux qui portent sur ces réalités un regard extérieur : « fossé » fait de méconnaissance, d'incompréhension souvent... ?**

« De méconnaissance, surtout... Car ceux qui côtoient le handicap apprennent à connaître et à relativiser : quand

nous faisons du scoutisme, Jean-François nous accompagnait. Pour tous, il faisait partie des scouts ; quand l'on faisait des camps et des sorties, il était de la partie. Et il y avait toujours quelqu'un qui avait pensé à prendre une corde pour aider à tirer le fauteuil spécial dans les passages difficiles... Il n'y a jamais eu de souci !

Mais à la méconnaissance, j'ajouterais la peur : peur de l'inconnu, et peur confuse que cela « nous » arrive...

Les échographies n'existaient pas à l'époque, et l'infirmière qui est allée avec notre bébé à l'hôpital de Brest dès qu'il est né s'est entendu dire là-bas : « Vous pourrez venir le rechercher demain matin... »

Je ne l'ai su que des années après, quand elle m'a reconnue un jour et a voulu me raconter ce qui s'était passé. Il a été opéré 24 heures après sa naissance. Un type d'opération qui ne se pratiquait que depuis 5 ou 6 ans. Personne ne croyait qu'il survivrait.

Mais moi, à sa naissance, je priais pour qu'il vive, et me disais : « Ce n'est pas possible ! Il faut qu'il vive, il faut qu'il reste parmi nous !... »

Aujourd'hui ce handicap est beaucoup plus rare, à cause des avortements thérapeutiques. Et cela pose question...

Un jour, Jean-François a fait cette réflexion pendant une réunion où c'était évoqué, et dans le langage du jeune garçon qu'il était alors :

« Nous empêcher de vivre, c'est nul ! » »

■ **Autrefois cause de peurs, mais aussi bien souvent objet de rejet, les handicaps sembleraient aujourd'hui considérés avec davantage de bienveillance... Le regard des « bien-portants » et celui de la société ont-ils vraiment changé ?**

« Oui, malgré tout... Le domaine scolaire en est un exemple : l'enfant handicapé a aujourd'hui, normalement, la possibilité d'avoir une AVS (Assistante de Vie Scolaire) pour l'aider. C'est un réel souci en moins pour les parents ! Leurs enfants sont mieux acceptés dans les écoles, peuvent suivre une scolarité...

Mais il y a beaucoup à faire pour que les personnes handicapées se sentent accueillies, partout. Cela passe autant par des aménagements à réaliser que par de petits gestes et de petites attentions qui font qu'on leur évite d'être repérées comme handicapées, qu'on ne leur fasse pas ressentir leur handicap, qu'on l'oublie ou l'efface un peu.

Cela exige d'avoir pensé avant à leur situation... »

■ **Que percevez-vous, le plus souvent, chez les personnes qui croisent le handicap : sentiments, réactions... ?**

« La peur, donc... Mais aussi l'étonnement. Notre fils Jean-François a fait des études à Bordeaux, puis a trouvé du travail au Mans, et ses collègues ont été étonnés de voir tout ce qu'il est capable de faire... au point qu'on lui en demande parfois trop, parce qu'il a l'habitude de « se battre » avec son handicap !

Parfois, les gens n'imaginent pas les difficultés que rencontrent les personnes handicapées, parfois ils leur imaginent des difficultés qu'elles n'ont pas !

Un handicapé pourra faire des prouesses étonnantes en circulant avec son fauteuil roulant, mais ne pourra pas attraper le livre placé sur le haut d'une étagère trop haute... »

■ **Quelles souffrances, quelles peines pèsent-elles le plus sur les « épaules » des hommes, femmes et enfants ainsi touchés dans leur corps ou leur esprit ?**

« L'isolement et la solitude, comme pour les personnes âgées, et le regard des autres : il nous est arrivé, à Brest, d'être interdits d'entrée dans un salon de thé à cause du fauteuil roulant. C'est déjà dur à vivre pour un adulte, mais pour un enfant...

Bien sûr, le regard des gens dépend du handicap, mais il

est rarement facile à vivre.

L'isolement est encore plus important dans les campagnes, où les possibilités de rencontres dans les associations sont moins nombreuses qu'en ville, où il existe davantage d'antennes de l'APF, par exemple, de clubs de rencontres, d'animations...

Mais parfois les personnes handicapées se renferment sur elles-mêmes. Une de leurs difficultés est d'aller vers les autres, d'oser rappeler qu'elles sont là, qu'elles sont seules, de se signaler pour être inscrites sur les listings, dans des activités... Si personne n'est là, auprès d'elles, pour les aider à faire ce premier petit pas, elles restent dans leur solitude. C'est dur à vivre...

La solitude est à double sens : ces gens sont laissés seuls, et eux-mêmes restent seuls, bien souvent. »

■ Avez-vous connu vous-même – confrontée directement aux problèmes et souffrances qu'accompagnent les handicapés – des moments de découragement ? Comment les avez-vous surmontés ?

« Je n'en ai pas vraiment connu... Ce n'est pas dans mon caractère !

Quand l'on a un enfant handicapé, différent, on apprend à vivre au jour le jour. On ne fait plus de projets lointains. Cela ne sert à rien. On prend la vie comme elle vient...

Des amies m'ont souvent demandé, surtout après la maladie de mon mari : « Comment as-tu fait ? »...

Pour accompagner notre fils nous étions deux – et cela change beaucoup de choses que d'être deux à porter – puis il y avait ses frères ; et les amis, car c'est dans ce genre de situations que l'on compte les vrais amis... et que l'on peut compter sur eux !

Bien sûr, il faut aussi que la maison, le lieu de vie, soit adapté, pour alléger les difficultés quotidiennes très élémentaires.

J'avais suivi une formation, qui m'avait permis d'entendre les difficultés des autres. J'en vivais moi-même certaines, et je m'étais dit ce jour-là que je ne les avais pas considérées comme insurmontables...

Mais il est vrai que cela peut être usant – je crois que c'est le mot – en particulier pour ceux qui accompagnent certains handicaps très lourds, ou des personnes âgées très dépendantes. Il faut trouver des ressources, se ménager des moments où on peut souffler un peu. Accepter qu'un enfant très handicapé soit pris en charge une ou deux nuits par semaine, par exemple, dans un centre spécialisé, afin de récupérer soi-même, de se « retrouver » et de repartir plus fort...

Et il faut se ressourcer, d'autant que nous vivons dans une société où on court sans arrêt, pris dans un tourbillon d'activités, où on ne sait plus prendre le temps de s'arrêter, ne serait-ce que pour parler à l'un ou l'autre :

« Je n'ai pas le temps ! » entend-on dire partout... Pourtant, comme je le dis souvent, on aura le temps de mourir. Alors prenons le temps de vivre. »

■ Auriez-vous une parole à donner à ceux qui connaîtraient de ces moments très difficiles ?

« Il n'est pas facile de dire une parole globale. Tout dépend de ce que chacun a en lui-même. Mais je dis toujours : « Demain ?... On verra ! » C'est aussi dire, finalement : « A chaque jour suffit sa peine ».

Et inutile de se lamenter sur ce à quoi l'on ne peut rien. Inutile de se morfondre sur le mauvais temps ; je n'ai pas de prise sur lui ! Il faut « faire avec »... Mais sur ce que je peux changer, j'agis.

Je dirais aussi de chercher un appui auprès d'autres personnes, ne serait-ce que pour parler. On constate aujourd'hui un besoin de parler que ressentent beaucoup de gens ; pourquoi ? Peut-être parce que le noyau familial

n'existe plus, que l'individualisme a rompu la communication entre les gens ?... Or, les relations humaines sont la chose la plus importante. C'est ce qui nous enrichit. »

■ Le sort qui est réservé aux personnes handicapées s'est-il amélioré autant que le laissent penser les lois, les discours officiels, ou certaines « vitrines » sont-elles surtout des paravents, et certaines paroles ne sont-elles que des mots ?

« Certaines choses ont progressé, d'autres pas ou très peu.

La « loi sur l'accessibilité », par exemple, a été établie en 2005, avec des délais donnés pour la mise en application de normes d'accessibilité des bâtiments aux handicapés : jusqu'en fin 2015.

Nous y sommes, mais les délais ont été reportés. Ce qui signifie pour la plupart des gens concernés : ne rien faire jusqu'à la fin de ce nouveau délai : « on a le temps ! »

C'est inadmissible ! Il faut que les travaux à faire soient réalisés partout où ils sont possibles, ce qui n'est pas toujours le cas. Que tout ce qui est construit maintenant le soit dans les normes définies, par exemple.

Un autre domaine où les progrès sont lents et très insuffisants, c'est celui du travail. Le monde du travail n'existe pas pour les handicapés : 50 % des personnes handicapées aptes à travailler sont au chômage...

Il existe bien des E.S.A.T. – anciennement C.A.T. – ce que l'on appelait auparavant les « ateliers protégés », et des « entreprises » spécialisées, comme Aprobois, à Carhaix, qui a environ 90 salariés et emploie 80 % de travailleurs handicapés ; une « aventure » extraordinaire, et une réalisation remarquable !

Mais il n'en existe pas assez de semblables en France... »

■ Quels ont été les réels progrès dans ces dernières décennies ?

« Nous avons parlé des AVS dans les écoles. Malgré tout, l'accessibilité s'améliore aussi un peu ici et là, même si cela reste très – et bien trop – lent.

Il existe aussi une Allocation d'Education spécifique (AEEH) ; et pour le calcul de l'impôt, une « demi-part » supplémentaire pour l'enfant handicapé, si l'invalidité dépasse 80 %...

En dehors du cadre légal, les progrès de la technologie ont énormément amélioré le quotidien des handicapés : appareils et dispositifs électroniques, reconnaissance vocale... Mais tout cela coûte cher ! »

■ Et quelles sont les réalisations urgentes qui restent à mettre en œuvre ?

« La grande inquiétude des associations comme l'APF, dans cette période de restrictions budgétaires, porte sur « le droit à compensation », c'est-à-dire les allocations données aux personnes handicapées par le Conseil Départemental...

Il est essentiel pour eux, car c'est ce qui leur permet de rester vivre chez eux, en réalisant quelques aménagements, notamment...

L'allocation est en général de 800 € environ. Il n'est pas facile de vivre aujourd'hui avec 800 €. On survit. Surtout quand le handicap entraîne des surcoûts considérables.

Les ressources et le travail sont donc deux des principaux chantiers urgents et cruciaux : 50 % de chômeurs, c'est énorme !

Et s'il est un domaine de l'Administration où du personnel devrait être recruté, c'est bien dans les MDPH (Maisons Départementales des Personnes Handicapées), qui sont totalement débordées... Et il y a parfois des situations stupéfiantes :

lors d'un contrôle pour l'Allocation d'Education spéciale,

un monsieur venu à la maison demande soudain à mon fils, qui avait alors 15-16 ans :

« Mais enfin, vous ne pouvez vraiment pas marcher ? !... »

Avant que Jean-François ne lui réplique vertement, je lui ai dit :

« Mais enfin, Monsieur, vous croyez que c'est un plaisir d'être dans un fauteuil roulant ?... »

■ **D'autres pays font-ils plus et mieux que la France en ce domaine ?**

« Oui, et beaucoup mieux.

J'ai été surprise de voir au Japon toutes les rues équipées de dalles podotactiles pour les malvoyants.

En Hollande, il y en a aussi dans beaucoup de villes... Et l'accessibilité des lieux publics y est bien supérieure.

Il suffit bien souvent d'avoir un monte-charge. L'on n'a pas besoin de l'ascenseur le plus moderne, dont la maintenance sera très chère...

Une anecdote à ce sujet : alors que nous allions visiter avec Jean-François une exposition sur les Etrusques à l'Abbaye de Daoulas, nous nous sommes retrouvés bloqués au bas de l'escalier... J'ai donc demandé à un monsieur qui passait de bien vouloir m'aider à monter le fauteuil... pour apprendre ensuite qu'il s'agissait du député de l'époque !...

En France, le transport reste aussi un problème majeur. Dès que les personnes handicapées habitent un peu loin, elles sont très souvent privées de déplacements. Et cela contribue énormément à leur isolement, à leur solitude.

Même en ville, les bus sont rarement aménagés. Il n'existe pas de quais d'accès. Les TGV n'ont que deux places pour fauteuil roulant par train, et non pas par rame... »

■ **Militante de longue date dans l'Association des Paralysés de France, voudriez-vous nous en présenter les principaux axes de travail, les objectifs et réalisations à l'échelle nationale, au plan local ou départemental... ?**

« Le principal objectif de l'APF a toujours été l'intégration des personnes handicapées dans la société, depuis sa fondation en 1933, par André Trannoy, qui a réuni quelques personnes handicapées, comme lui, pour essayer de changer leur situation. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à Paris...

Les membres de l'APF ne sont pas nécessairement eux-mêmes des handicapés.

Un autre objectif est de prendre en compte les préoccupations des familles dès l'annonce du handicap, qui est souvent mal gérée...

Et il y a tout un travail d'information, de prévention ; pour la recherche médicale et scientifique...

C'est une association nationale, qui a des délégations départementales, et des représentants à l'échelon local. »

■ **Vos engagements associatifs ne se sont pas limités à cette cause pourtant si prenante, mais vous œuvrez également « depuis toujours » dans le domaine du « Jumelage » culturel... Quelles motivations vous ont amenée à vous mobiliser en ce domaine, et à poursuivre dans cette voie ?**

« L'amitié. Nous avons participé à la première soirée de signature du jumelage avec Waldkappel, à Carhaix, en 1970... Je pense que nous y sommes allés en raison du travail de Jean-Michel à l'Office du Tourisme – « Syndicat d'Initiative », à l'époque. Mais nous nous sommes liés d'amitié, nous jeunes parents, avec des jeunes mariés allemands, et sommes restés amis, aujourd'hui tous grands-parents... Et nous nous retrouvons au moins une fois par an, quand ce n'est pas deux ou trois.

Cela nous a permis de découvrir d'autres cultures, manières de vivre, et de prendre les bonnes choses que l'on trouve chez les uns et les autres, en Allemagne, en

Hollande, en Angleterre... Et jusqu'en Roumanie.

Nous y avons fait un voyage d'aide humanitaire en 1991, conjointement avec nos amis de Waldkappel et de Hazerwoude, qui fut une « aventure humaine » extraordinaire ! »

■ **Quels sont vos meilleurs souvenirs ?**

« Comment les citer ? Il y en a tant ! Parce que le plaisir de se retrouver et l'amitié font les meilleurs souvenirs... Nous avons l'impression de former une même famille ; depuis 40 ans avec nos amis Borg...

Et les moyens de communication modernes comme les e-mails, skype (etc.) nous ont encore rapprochés : le contact est permanent.

Mais pour citer un souvenir, je redirais ce voyage dans la Roumanie de l'immédiat « après Ceausescu » : le choc de la différence de niveaux de vie. Nous en sommes revenus avec le sentiment de tout notre superflu, de notre surabondance et de notre gaspillage, de tout ce que nous avons d'inutile dans nos maisons, et que nous pourrions très bien vivre avec beaucoup moins !

Ils n'avaient rien. Pour nous recevoir, ils avaient préparé des gâteaux spéciaux – c'était l'époque de la Pâque orthodoxe. Il leur avait fallu faire la queue pendant deux ou trois heures pour avoir le lait et les œufs nécessaires...

Et quand l'année précédente – en 1990 – ils étaient venus ici, ils ne lâchaient pas leur caddie en faisant des achats dans les rayons des supermarchés, « pour qu'on ne le leur vole pas » nous expliquèrent-ils. Il avait fallu leur expliquer que cela n'avait pas de sens ici. « Si quelqu'un prenait le caddie on irait en chercher un autre et on le remplirait à nouveau... »

Même en 2006, quand nous y sommes retournés, nous avons remarqué que les aliments non consommés étaient resservis au repas suivant : jeter leur est impensable... »

■ **Pourriez-vous évoquer à grands traits l'histoire de l'association carhaisienne ?**

« Elle a donc commencé en 1970, par le jumelage avec la ville de Waldkappel en Allemagne. C'était l'époque des grands voyages et des grandes fêtes annuels. On partait nombreux, dans un ou deux cars, et pour 8 à 10 jours...

Pour beaucoup, c'était une occasion de faire un grand voyage, car dans ce début des années 1970, on entreprenait moins de déplacements lointains en voiture qu'on le fait aujourd'hui.

C'était aussi un événement marquant pour des personnes plus âgées que nous l'étions alors, qui avaient connu la guerre 39-45 et l'Occupation allemande. C'était impressionnant de les voir aller là-bas, accepter de rencontrer ceux qui avaient été leurs ennemis 30 ans plus tôt...

Il me reste ainsi des souvenirs parfois un peu amusants :

l'un deux, ancien prisonnier de guerre en Allemagne, avait emporté une valise cartonnée pleine de victuailles, saucissons... : « Moi, j'ai connu l'Allemagne pendant 4 ans, je sais ce que c'est !... » nous disait-il.

Un autre, qui avait oublié chez lui sa carte d'identité s'est exclamé :

« La dernière fois que j'y suis allé, ils ne m'ont pas demandé mes papiers et ils m'ont gardé 4 ans ! Alors, pour quelques jours... »

Ces jumelages s'inscrivaient dans l'esprit de la construction de l'Europe, de la paix entre les peuples. Le maire de Waldkappel, M. Huth à l'époque, avait connu le front russe, et travaillait beaucoup dans cet esprit de réconciliation qu'il voulait inculquer à tous.

Guitta Diraison, ou Jérôme Vitré ensuite, les premiers présidents du comité carhaisien, étaient aussi dans cette pensée.

Le jumelage de Carhaix avec la ville hollandaise de Hazerwoude (aujourd'hui Rijnwoude), vers 1996, est d'ailleurs

né du fait que Waldkappel était déjà jumelée avec celle-ci depuis 1971, et que nous rencontrions là-bas en Allemagne, des amis hollandais... »

■ ***Vous vous êtes investie dans d'autres domaines, tel le scoutisme... Quel est le dénominateur commun de tous ces engagements ?***

« C'est difficile à dire... Sans doute cette volonté d'aller vers les autres, cet intérêt pour le partage, les relations humaines, mais aussi le fait que j'aime organiser. J'aime les choses bien préparées, bien organisées, un peu « carrées » – ce que l'on me reproche parfois.

Mais je trouve que ce qui est bien préparé se déroule en général bien, et que cela facilite tout le reste... Un bon programme aide à bien vivre les moments prévus. »

■ ***Votre mari, Jean-Michel Le Bihan, a partagé ces actions, et en a mené d'autres dans le monde associatif. Son souvenir demeure vivace et laisse à Carhaix – et au-delà – un sentiment d'appréciation notamment pour sa capacité à mobiliser, organiser, encourager... Voudriez l'évoquer également ?***

« Chacun de nous a vraiment partagé les engagements de l'autre, même si nous ne participions pas à tout.

Jean-Michel a travaillé pendant 25 ans à l'Office du Tourisme. Il aimait profondément sa ville, Carhaix, ses racines carhaisiennes. Et il aimait aussi à la fois la rencontre avec les gens – ce que lui permettait beaucoup son métier d'assureur – et l'organisation ; que les choses « marchent bien »...

Des événements comme la « fête des fleurs », qui mobilisait toute la ville, lui plaisaient énormément. Il y avait beaucoup travaillé. A l'époque, on avait mis en place l'Office culturel pour cela.

Il a également présidé la Société de Tir du Poher pendant 25 ans. Il en avait été le co-fondateur, avec Kim N'Guyen.

Il était passionné par l'Histoire et particulièrement par la Guerre de 1870, la conquête de l'Ouest américain...

C'était un peu paradoxal, car il était pacifique et non violent, et avait même un don pour apaiser les tensions, résoudre les conflits entre les gens... »

■ ***Vous avez beaucoup voyagé, depuis votre enfance, mais aussi vécu au cœur de la vie de notre ville et de notre contrée carhaisiennes... Comment considérez-vous l'évolution de celle-ci ?***

« J'espère que Carhaix saura conserver cet esprit de solidarité, cet esprit « de quartier », un peu symbolisé par ce qu'était précisément « la fête des fleurs ».

C'était une belle époque pour la ville. Les gens se connaissaient, étaient attentifs à leurs voisins...

Mais je crains que gagne ce que l'on voit aujourd'hui un peu partout : le repli sur soi, le manque de civisme, la « petite délinquance »...

J'espère que ceux qui ont en charge notre commune et notre Communauté de Communes font et feront tout leur possible pour que celles-ci vivent bien.

Et c'est aussi à chacun des habitants d'y mettre du sien, pour un « vivre ensemble » agréable. »

■ ***Revenant à la situation des handicapés, et des êtres humains en situation de dépendance, de « faiblesse »... diriez-vous que notre monde de ce XXI^e siècle est plus dur ou moins dur envers les êtres fragilisés ?***

« La vie matérielle est peut-être plus facile, mais des choses comme la solitude grandissent et sont très dures à vivre pour ceux qui en sont victimes.

Je crains que notre société ne laisse beaucoup de gens de côté : les personnes âgées, les handicapés, certains jeunes...

Le « chacun pour soi » détruit beaucoup de liens entre les gens. »

■ ***Notre époque qui exalte les performances, qui définit et impose des standards et modes de « beauté », de « look », de comportements... n'est-elle pas exagérément élitiste et difficile pour ceux qui ne peuvent entrer dans ces « pensées uniques » ou « standards uniques »... ?***

« Si, bien sûr ! C'est cruel pour eux. Et j'ai du mal à comprendre ces choses, car l'aspect extérieur – le « look » – est tellement secondaire par rapport à la richesse intérieure d'une personne ! Et c'est cela qu'il faut considérer chez toute personne. Voir en elle ce qu'elle a de positif, de bon – sans nier le reste – chercher à mettre en valeur ce dont elle est capable, et trouver pour elle la place, le poste, le travail qui lui permette de développer cela...

Et concernant les personnes handicapées, c'est justement ce que beaucoup de gens ne voient pas : ce dont elles sont capables, et la richesse qu'elles apportent. On voit ce qu'elles ne peuvent pas faire, pas ce qu'elles peuvent faire.

Notre fils Jean-François nous a fait découvrir une multitude de choses que nous n'aurions jamais connues sans lui. Non seulement au travers de ses sources d'intérêt, ses passions (etc.), mais aussi – et plus encore – de son regard sur la vie... Sans lui, il nous aurait manqué une certaine dimension humaine, un autre regard sur la vie et les êtres humains, sur soi-même... »

■ ***La vie ne vaut-elle pas beaucoup plus que l'apparence, et la joie plus que les sensations ?***

« Certainement que si !... »

On me dit souvent que je suis toujours souriante, malgré ce que nous avons vécu, et on me demande souvent comment je vais...

Je réponds : « Bien ! »

« Vous allez vraiment bien ?... » m'a récemment demandé une dame.

« Mais, oui. » Bien sûr, Jean-Michel est parti en 2010, 13 ans après l'AVC qui l'avait laissé paralysé... Cela a été dur, très dur. Durant ses premiers mois au Centre de rééducation de Pérarhidy, j'avais dit à Mme Tanguy, médecin, que je n'aurais pas le courage de venir le voir plusieurs fois par semaine, comme plus de trente ans avant quand notre fils Jean-François y était hospitalisé. Il y avait passé 8 de ses 18 premières années...

« Si, m'avait-elle dit, vous trouverez le courage ! »

Et c'était vrai. J'ai eu la force d'aller là-bas tous les jours. Je souris car le sourire, c'est la vie. Il faut apprendre à voir le côté positif des choses et des gens. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)